

La fugue

Jim Barret poussa un premier battant de bois puis une épaisse porte métallique donnant sur le potager. Immédiatement assailli par un souffle brûlant qui lui coupa la respiration, le jeune garçon âgé de douze ans vacilla un peu et dut s'appuyer contre le mur pour reprendre ses esprits. Un vent violent remontait du sud. Il charriait de la jungle toute proche un remugle de terre mouillée, de feuilles pourrissantes, de fruits blets et trop sucrés. Une intense clarté tombait des deux soleils au zénith, celle de Talo le Rouge et de Milos le Blanc, dont l'ardeur jumelle donnait au ciel turquoise un dégradé hésitant entre le jaune et l'orange. La fournaise figeait les pâturages sous une poussière d'herbe sèche qui dévalait jusqu'au mur électrifié.

Jim regarda au-delà du domaine familial, attiré comme à chaque fois par la coulée d'un bleu verdoyant qui préfigurait le bush sauvage. Un moutonnement inégal d'arbres et de buissons butait à l'horizon contre les monts du Sardan, inaccessible masse de basalte et de granit déchiqueté dont les hauts sommets blanchis par la neige disparaissaient dans des brumes d'altitude.

L'enfant ouvrit les bras pour lutter contre la rafale qui gonflait sa chemise. La chaleur était si forte que la sueur qui perlait sur son front s'évaporait dans la seconde. Un instant, il regretta de ne pas être né sage. Si tel avait été le cas, il serait resté au frais en compagnie des journaliers, à profiter de l'heure de repos pour jouer aux cartes et écouter des histoires graveleuses. Au lieu de cela, poussé par il ne savait quel bouillonnement intérieur, il avait préféré se glisser ni vu ni connu vers l'extérieur, animé

par la ferme intention d'échapper, le temps d'un après-midi, aux sempiternelles corvées que son père lui assenait au quotidien.

Il serait évidemment puni.

Dans le domaine agricole de Ragon-les-Cinq-Roses, le travail ne manquait pas et Sam Barret exigeait de ses enfants qu'ils montrent l'exemple en retroussant leurs manches. Les pur-sang dont il faisait élevage réclamaient une attention constante, tout comme les gigantesques serres à orchidées dont il tirait fierté. Sans oublier les activités aux revenus vitaux pour la communauté comme la porcherie et la basse-cour, l'étable et les quelques vaches laitières, les foins à couper, les betteraves fourragères à arracher, les céréales à engranger.

Réveillé chaque matin à l'aube, Jim héritait d'un lot de responsabilités dont il se serait bien passé. Il distribuait le grain concassé qui nourrissait la volaille. Il préparait la soupe de légumes mélangés au son dont raffolaient les cochons. Il nettoyait leur lisier et remplissait les auges d'eau fraîche. Surtout, il devait brosser jusqu'au lustre les cinquante poulains de l'année avant de les parquer dans l'enclos des yearlings destinés à la vente.

À midi, il en avait les bras qui tombaient de fatigue.

Une remarque de trop sur un licol mal attaché, assenée d'un ton cinglant par le maître palefrenier, avait fait monter sa révolte. Il avait décidé de fuguer. Tant pis si l'aventure se soldait au final par de cuisants coups de cravache que son père lui assènerait avec d'autant moins de pitié qu'il entendait inculquer à sa progéniture les vertus de l'obéissance et le respect du pain gagné à la sueur de son front.

Avant de s'échapper, il avait cependant fallu se débarrasser de William.

Son petit frère essayait toujours de trotter à sa suite sans comprendre que, du haut de ses six ans, il ne faisait que retarder son aîné. Pour clouer le garçonnet à son siège, Jim avait roulé de gros yeux méchants puis, accentuant son expression d'une grimace sardonique, il avait passé un doigt significatif sur sa gorge. Pétrifié par le message, le petiot n'avait pas osé insister. Jim en gloussait encore de satisfaction lorsqu'il referma la porte derrière lui.

Il avança dans le vent torride. Des herbes sèches passèrent en roulant près de lui. Un jappement le fit sursauter. Une tornade beige et brune venait de se précipiter dans ses jambes avec tant d'impétuosité qu'il faillit en tomber. Pris de rire, le garçon se pencha pour cajoler le croisé beagle. Le chien frétillait, ne songeant qu'à lui distribuer de joyeux coups de langue. Son collier était cassé et Jim comprit que la petite bête s'était vraisemblablement échappée du chenil où Sam Barret parquait ses meilleurs limiers. Il songea à l'y ramener mais le beagle avait l'air si heureux de le voir qu'il se décida à l'entraîner dans son escapade. Autant mériter vraiment les coups de fouet qu'il aurait au retour.

Pour ne pas se faire remarquer, ils évitèrent la fenêtre du salon où tante Andréa posait son chevalet pour peindre les lointains paysages enneigés du Sardan. Ils coupèrent par l'allée transversale du potager en avançant parmi les rosiers grimpants, ces fameuses « Cinq-Roses » qui donnaient leur nom au domaine. Milla, la mère, les avait elle-même plantés.

En silence, ils passèrent ensuite au milieu des carrés tirés au cordeau, tout en jetant un regard navré vers les légumes importés à grands frais de la Terre, qui représentaient l'obsession de Milla. Les vents constants, l'air torride en été, glacial en hiver, et ce sol pulvérulent dénué de nutriments, n'avaient guère favorisé l'épanouissement des carottes et des oignons. Au contraire, les fanes prenaient au fur et à mesure de leur croissance un aspect sinistre que contrebalançait à peine la roseraie toute proche, où quelques fleurs parvenaient tout de même à s'épanouir. Ces corolles lourdes exhalaient un parfum étonnamment charnel au milieu des feuilles entortillées sur elles-mêmes.

Jim avait deviné depuis longtemps que l'acharnement botanique de sa mère avait quelque chose de maladif. Tandis que Sam ambitionnait de transmettre à ses fils un statut de propriétaire, Milla s'étiolait sur un monde où elle ne parvenait pas à s'adapter. Elle avait cru aimer l'exotisme de leur nouvelle patrie. Elle avait essayé d'appivoiser la sauvagerie de ces étendues vierges de toute présence humaine. En réalité, elle n'avait jamais pu se faire à cet exil irrémédiable. D'emblée, elle avait

été terrifiée par ces lointains inexplorés où le voyageur ne rencontrait que ce qu'il amenait.

Abandonnant le potager si déprimant, Jim obliqua en soupirant vers une petite cour qui abritait l'officine du maréchal-ferrant. Le gros Georges Salers et son apprenti étaient partis déjeuner, comme tous les autres employés. Le garçon en profita pour fureter à loisir parmi les pinces et les tenailles qui transformaient l'endroit en antre de bourreau. Agacé par ce contretemps, le croisé beagle le rappela à l'ordre en jappant sèchement. Jim éclata de rire et reprit sa route. Il se rapprocha des clôtures blanches qui longeaient les pâtures. La liberté n'était plus qu'à quelques minutes de marche, de l'autre côté de la haute palissade blindée qui ceignait le domaine.

Un grillage électrifié courait entre des pylônes hauts de trente mètres. Le garçon jeta quelques cailloux qui rebondirent sur le maillage avec de violentes étincelles. Le voltage était calculé pour décourager les gros prédateurs. Lassés de se brûler les dents, ces derniers avaient fini par désertier la région, et les terres qui s'étendaient de part et d'autre de la ferme de Ragonles-Cinq-Roses étaient généralement considérées comme sûres. Malgré cela, Sam Barret avait défendu à ses enfants de franchir la clôture, une interdiction que Jim s'empressait d'ignorer aussi souvent que possible. Le jeune garçon avait rapidement appris à ouvrir le panneau de commande pour programmer une coupure de courant de quelques secondes. Ce délai lui permettait d'entrebâiller l'une des portes donnant sur le bush et de se faufiler ni vu ni connu de l'autre côté de la palissade.

Aujourd'hui, il fit comme il en avait l'habitude, sauf qu'une violente bourrasque l'accueillit sitôt sa sortie du domaine. Le garçon se protégea les yeux derrière son bras sans remarquer que des débris s'accumulaient au pied de la porte, l'empêchant de se refermer totalement. Le circuit fut coupé et le courant ne se rétablit pas. Une lumière rouge signifia un dysfonctionnement mais Jim ne s'en aperçut pas. Il galopait déjà à vingt mètres de là avec l'ardeur d'un évadé.

Il traversa une portion de terrain que les ouvriers de son père déboisaient régulièrement et que la jungle, en vainqueur opiniâtre, réinvestissait inéluctablement. Sa course était grisante,

il fallait s'élancer au-dessus de ronces épaisses comme des bras ou sauter par-dessus des lianes épineuses qui rampaient sur un sol spongieux propice à l'exubérance végétale. Au moindre faux pas, il risquait une chute dans un univers impitoyable d'épines et d'urticants, mais Jim était habitué à cette course funambule depuis des années. Il finit par buter contre la jungle, aussi opaque qu'un mur.

Il était à bout de souffle. Il s'immobilisa, le temps de repérer le minuscule sentier connu de lui seul qui ondulait sous les palmes des chanvriers. Des animaux sauvages avaient dû le tracer lors de leurs mystérieux périples ; il rampa à leur suite sans se soucier de ses vêtements qui prirent au passage des éraflures verdâtres.

Un silence de cathédrale l'accueillit.

L'ombre faisait un contraste si fort avec la luminosité extérieure qu'elle prenait sous ces voûtes une sorte de consistance glauque ne permettant pas de voir à plus de dix pas. Chaque fois impressionné, le garçon se rassurait en se disant qu'il était trop proche de la ferme pour risquer de rencontrer un prédateur plus gros qu'un morgol ou qu'un nazyl. Et puis, il avait son couteau.

Son père le lui avait offert pour son sixième anniversaire, une bonne lame d'acier trempé, longue de trente centimètres, simple et peut-être démodée par rapport aux modèles plus sophistiqués qui circulaient au marché noir, mais solide et tranchante, et joliment ornée d'une garde sculptée représentant un reptile ailé.

Il le sortit du fourreau de cuir passé à sa ceinture, le tendit devant lui en tailladant méchamment quelques brindilles. Sous ses pieds, le sol était inégal, presque escarpé, creusé par un ruisseau au cours nonchalant. Des mousses enveloppaient les rochers affleurants d'un vert fluorescent. De l'autre côté de la berge, un éclair bleuté attira son attention. Il fouilla la végétation du regard jusqu'à apercevoir des ailes brillantes refléchir la rare lumière tombant des cimes. Des nécromars volaient en bande, en criaillant et en se disputant.

L'enfant curieux se rapprocha d'eux en catimini, mais les petits reptiles finirent par le repérer. Ils sifflèrent l'alarme avant d'abandonner d'un même élan le cadavre qu'ils étaient en train de dépecer.

Le garçon s'empara d'un bâton pour dégager la dépouille de la végétation qui la recouvrait. Sa besogne déranga un gros lézard qui s'échappa sur sa droite, aussitôt poursuivi par le chien. L'enfant identifia un baglet à pointes, une espèce relativement inoffensive mais dont la langue violette était couverte de neurotoxines qui pouvaient s'avérer dangereuses par simple contact. Prudemment, il rappela le beagle.

La charogne était enfouie sous une touffe de plantes bleues recouvertes de poils gluants où étaient collées quelques menues proies à moitié digérées. Elle dégageait une odeur fétide, légèrement sucrée. L'enfant se pencha en se pinçant le nez. L'abdomen était ouvert, entièrement vidé de ses viscères. Les côtes avaient été rongées jusqu'à l'os. En bordure de la plaie, les nécromars avaient déposés des œufs éparpillés en chapelet.

Le cœur serré, Jim reconnut la fourrure noir et brun de Molosse, le dogue bringé de son père. La bête s'était échappée de la ferme quelques jours auparavant. Maintenant, elle était clouée au sol, morte, avec une étrange flèche empennée de rouge lui sortant du poitrail.

Jim saisit le trait et l'extirpa des chairs putréfiées. Le fût avait été façonné dans un bon bois durci au feu dans lequel avait été inséré un fragment de plume destiné à équilibrer le tir. Ce travail minutieux étonnait, moins cependant que la pointe, taillée dans de la pierre.

Le garçon se redressa en observant nerveusement les environs. Il avait d'abord cru que le dogue avait été tué par un outlaw, l'un de ces aventuriers dépourvus de domaine qui erraient dans le bush à la recherche d'une opportunité. Certains venaient quémander du travail à son père, d'autres mendiaient un quignon de pain, tous étaient comme des loups prêts à n'importe quoi pour un infime profit.

Ces hommes-là, cependant, étaient des colons originaires de la Terre. Eux n'utilisaient pas de flèches avec des pointes en pierre. Un tel trait était obligatoirement la signature d'un De-Shir.

Jim eut un frisson d'excitation. Il n'avait jamais vu aucun de ces indigènes. Il ignorait même à quoi ils pouvaient ressembler. Il savait juste qu'au début de la colonisation terrienne

ces « sauvages » s'étaient réfugiés dans les lointains monts du Sardan. Depuis, ils s'ingéniaient à ne jamais croiser de colons. Ils étaient si secrets, si invisibles, que Jim avait toujours cru que leur existence était une affabulation d'ouvriers avinés.

Prudemment, le garçon pointa son couteau devant lui. Bien que le dogue fût mort depuis plusieurs jours et qu'il y eût peu de chance que ses assassins soient encore dans les parages, Jim avait tout de même la désagréable sensation d'être observé. Dans son dos craquèrent des brindilles. Il sursauta. Quelqu'un venait.

Le cœur à l'arrêt, il fit face. Les De-Shirs étaient connus pour détester les colons de la même façon que ces derniers les haïssaient. Assurément, l'un d'eux s'apprêtait à lui décocher une flèche. Jim retint un cri d'angoisse lorsque le croisé beagle se mit à japper. Une forme claire approchait en écartant les hautes herbes.

Le garçon se jeta sur la fillette en la secouant rudement.

— Bon sang, Jessica ! J'ai failli te planter mon couteau dans le ventre ! Que fais-tu ici ? Ne devrais-tu pas être au lit pour faire la sieste ?

La petite fille leva vers son frère un visage de poupée aux joues replètes. Ses immenses yeux violets reflétaient toute l'innocence du monde.

— Mais Zim, z'avais pas z'envie de dormir ! zézaya-t-elle avec aplomb. Ze t'ai vu partir, alors ze t'ai suivi.

Elle avait trois ans et une impertinence folle.

Jim s'accroupit pour se mettre au niveau du visage joliment encadré de boucles blondes. Il tenta de faire des yeux sévères mais finit tout de même par serrer la petite sur son cœur, soulagé qu'elle ne fût pas un indigène belliqueux.

— Vraiment, tu n'obéiras jamais. Tu m'as filé une de ces frousses !

Les bras charmeurs de la donzelle s'enroulèrent autour de son cou. Il soupira. L'arrivée de la petite compliquait singulièrement sa propre escapade. La fillette ne portait qu'une paire de chaussons en toile et une robe légère en coton. Vêtue de la sorte, c'était un miracle qu'elle ne se fût pas blessée en le suivant dans les ronces.

Le garçon tenta de maîtriser son amertume.

— Bon, je n'ai pas le choix, je vais te ramener à la maison.

Par anticipation, il courba le dos sous les coups que le père ne manquerait pas de lui donner, entendant déjà résonner dans ses oreilles le sermon que sa mère lui ferait d'une voix hystérique, folle de peur à l'idée que sa benjamine puisse déjà, à seulement trois ans, suivre son frère dans des escapades interdites.

Le hurlement de la petite le ramena brutalement à la réalité.

— Ze veux pas rentrer à la maison!

Pour la faire taire, il plaqua une main sur sa bouche.

— Chut! Tes cris vont attirer des bêtes qui voudront nous manger!

La petite baissa d'un ton, raisonnable mais tout de même opiniâtre.

— Ze te dis que ze veux pas rentrer! Ze veux aller me baigner!

Malgré son jeune âge, sa voix prit des accents de sirène qui tombèrent dans une oreille attentive. Jim examina la suggestion avec une curiosité qui devint un franc intérêt lorsqu'il se rendit compte que, demain, il faudrait à nouveau brasser du crottin de cheval de l'aube au crépuscule jusqu'à en avoir les bras coupés.

— C'est que je pensais plutôt aller à la chasse, moi... protesta-t-il pour la forme.

La fillette était maligne. Elle conforta sa victoire d'un gros baiser sonore et ses grands yeux violets brillèrent d'une joie si intense que personne n'aurait eu le cœur de la ternir, Jim moins qu'un autre. Vaincu, il ébouriffa les boucles blondes avant de prendre la petite par la taille pour la poser à califourchon sur ses épaules.

— Allez, fichue capricieuse, c'est OK pour la baignade!

— Ze suis pas caprizieuze mais zolie prinzesse! riposta la petite en souriant aux anges.

— Eh bien, zolie prinzesse, singea son frère. J'espère que papa te massacrera dès notre retour! Qu'il prendra son gros ceinturon et qu'il tapera très fort! Et qu'il t'attachera sur la table pour t'arracher les ongles un par un! Et qu'il te coupera les oreilles et les cheveux!

— Ah non, pas les zeveux! gloussa la petite en feignant d'avoir peur.

Ils rirent en oubliant le chien abattu d'une flèche et l'élémentaire prudence qui aurait voulu que le père soit informé de l'incident. Pleins d'insouciance, ils attrapèrent le chemin qui serpentait jusqu'à la Lagune et le suivirent en traversant un bois. Un peu plus tard, ils atteignirent des collines rondes et pelées, qu'ils grimperent en passant entre de grosses touffes d'herbe bleue. Des myriades de fleurs ondulaient sous le vent. Le croisé beagle trotta en tête. L'air était parfumé d'une douce odeur sucrée.

— *Belle la vie, belle la vie...* chantonait la fillette.

— Regarde, pitchounette! Des grues azor!

Sur leur gauche, d'immenses oiseaux venaient de s'envoler en un gros raffut de branches brisées. Les enfants les observèrent quelques instants, émerveillés par leur vol majestueux qui planait au-dessus des frondaisons, non loin de la maison.

— Elles zont effrayées?

Jim mimait un grand carnivore en retroussant les lèvres sur ses dents.

— Pas de doute, pitchounette, elles ont eu peur du gros bicéphale, argh, argh!

La petite éclata de rire en battant des mains.

— Papa nous défendra! Papa le tuera!

Jim la chatouilla, pour le plaisir de la voir se tortiller en hurlant de rire.

— Oui, ma belle, papa le tuera... Mais avant, le bicéphale te dévorera!

Ils pouffèrent comme des fous, puis quittèrent les collines rondes pour descendre dans un sous-bois clairsemé. Un roqual à gorge verte s'envola à leur approche, abandonnant dans l'air un long cri lugubre. Sa queue écailleuse ondula derrière lui comme celle d'un serpent. Jessica cria, surexcitée:

— Ze veux voir plein z'animaux! Montre-moi! Montre-moi!

— Chut, diablesse, tu vas les effrayer et je ne pourrai plus rien te montrer.

Le chemin s'étirait au milieu d'un passage rocailleux, entre des blocs de granit et des touffes d'euphorbe dont les capsules

de graines explosaient au moindre contact. Jessica continuait à rire aux éclats, Jim grimpaït entre les rochers, s'arrêtant de temps à autre pour reprendre son souffle. Il profitait de ces haltes pour montrer à sa sœur le superbe panorama qui descendait vers la Lagune.

L'eau était aujourd'hui d'un vert de jade lumineux qui reflétait les clartés des deux soleils en une multitude d'échardes scintillantes. Un vent léger, bien plus agréable que les rafales précédentes, frisait légèrement les vagues d'une écume qui s'envolait comme de petites plumes blanches. Au nord, cette mer se rétrécissait en une passe étroite que les colons appelaient la Lagune mais qui était en réalité une baie profonde, abritée par une presqu'île de plusieurs milliers de kilomètres. Son extrémité se perdait au-delà des montagnes sardanaïses, dans les lointains glaciers du pôle. Ces eaux protégées des tempêtes du Grand Large proposaient du poisson en abondance, que venaient chasser de grands animaux marins. Il n'était pas rare d'apercevoir entre deux eaux d'immenses ombres noires glisser avec grâce avant de venir cracher à la surface leurs souffles écumants.

Pleine d'impatience, Jessica voulut descendre de son perchoir. Jim céda à son caprice en lui prenant d'autorité la main.

— Tu sais que c'est dangereux, tu dois rester avec moi.

Elle promit et marcha presque sagement durant quelques secondes, le temps de remarquer vers où son frère l'emmenait.

— Hé, mais ze préfère la mer! protesta-t-elle en détaillant avec consternation la rivière qui sinuait de l'autre côté du bois.

— La mer est remplie d'énormes crocodiles! riposta son frère. Veux-tu donc te faire croquer?

Cette phrase pleine de bon sens ne calma pas la fillette. Elle était née sur Mysteria au même titre que son frère, elle avait l'habitude des reptiles géants qui tentaient de dévorer les chevaux. Assurément, il lui fallait plus qu'un crocodile pour être impressionnée.

Sam et Milla Barret avaient pourtant essayé d'inculquer à leurs enfants la crainte du danger. Chaque jour, ils serinaient le même refrain: Mysteria était d'un abord doux et charmant dont il fallait se méfier. La réalité était terrible. La planète était une gueuse, rude et traîtresse jusque dans ses moindres chemins.

D'abord, on sinuait paisiblement sur une pente doucement gazonnée, puis on s'enfonçait brusquement dans des bosquets lugubres, de plus en plus sinistres, qu'éclairait à peine un parcimonieux jeu de lumière filtrant de hautes cimes inabordables.

L'idée de départ s'était pourtant annoncée sous les meilleurs auspices.

Séduit par les facilités offertes par le Gouvernement fédéral pour répondre à une démographie galopante, le jeune couple avait accepté de s'expatrier. La Terre était depuis longtemps gangrenée par la pollution et la misère. La surindustrialisation avait engendré des maladies nouvelles qui décimaient les populations les plus pauvres. Sam et Milla n'avaient rien à perdre, ils étaient sans emploi et ne vivaient qu'en sursis en attendant les premiers symptômes d'une maladie dégénérative qui finirait tôt ou tard par les contaminer. Peu à peu conditionnés par les publicités que rabâchait l'État, ils s'étaient mis à croire à un éden où leurs enfants pourraient grandir et prospérer, devenir propriétaires et peut-être même engendrer des dynasties.

C'était un rêve beau et charmant.

Personne ne les avait prévenus que *Mysteria* était un monde aussi sombre qu'archaïque. Personne ne leur avait dit que derrière la beauté sublime des paysages préservés se cachaient des tréfonds inavouables remplis de cauchemars et de prédatons, des bêtes voraces semblables à d'antiques dinosaures, des plantes rampant et suçant, des tempêtes dévastatrices et des indigènes d'une primitivité hallucinante. Le Gouvernement fédéral était trop heureux d'offrir à ses indigents un voyage sans retour qui épurerait la population de la Terre.

Sam et Milla n'avaient pas tenu compte des lois d'Émergence. Ils avaient signé pour un voyage sans retour. Plus tard, il avait été trop tard. Malgré la désillusion et les regrets, il avait fallu continuer à vivre. Se familiariser avec des objets rudimentaires, se déplacer avec des chevaux et des carrioles, se vêtir de tissus fabriqués par soi-même, utiliser des armes de bois ou de fer, des arcs et des épées, si dérisoires face à une nature hostile, rétive à toute forme de domestication.

Jim s'en sortait mieux que ses parents. Dès qu'il avait été en âge de trotter, il n'avait eu qu'une seule idée en tête : suivre

les sentiers inconnus qui se faufilaient dans des ravins creusés entre des rocs acérés, arpenter les combes secrètes préservées des tempêtes où s'épanouissaient mille plantes délicates, remonter les torrents tumultueux qui dévalaient des falaises aux couleurs merveilleusement extravagantes. Dans le bush, il n'avait peur de rien. Ce qui ne l'empêchait pas de demeurer prudent, surtout lorsqu'il avait la charge de sa petite sœur.

— Tu m'as promis d'être sage, rappela-t-il justement alors qu'elle mendiait pour la centième fois le droit de rejoindre leur chien, qui allait en éclaireur. Tiens-toi tranquille, nous arrivons bientôt.

Autour d'eux, un tronçon de forêt laissa sourdre toute son étrangeté mystérieuse. Les enfants s'enfoncèrent dans un désordre fait de multiples mouvements. Certaines herbes reculaient à leur approche. Des écorces qui, quelques secondes auparavant, palpitaient encore sous la pression de fluides organiques se figeaient brusquement. Dans la cime des arbres, des feuilles s'agitaient. Au bord du talus, de jeunes pousses se réfugiaient sous un rocher. Plus loin, dans la boue d'un fossé, des roseaux dérangèrent quelques nénuphars qui disparurent aussitôt sous la surface des eaux.

— Ze sens des z'yeux partout, chuchota la petite, impressionnée.

Jim s'étonna. Il avait toujours cru être le seul de la fratrie à posséder cette étrange sensibilité qui lui permettait de percevoir la vie de la forêt.

— Ne t'inquiète pas, la rassura-t-il. Il n'y a aucun danger. Papa fait régulièrement nettoyer le terrain autour de la ferme. Les gros prédateurs ne viennent plus ici depuis longtemps. Ils préfèrent se cacher dans le Sardan, beaucoup plus sauvage.

— Ze sais! répliqua la fillette d'un ton rempli d'évidence.

— Tu sais? insista son frère. Et comment, petite diablesse?

— Z'ai des z'ombres grises dans la tête. Et toi?

— Ah, moi aussi, répondit-il presque gravement.

Il n'avait jamais parlé à sa famille de ce don qui lui permettait de percevoir le danger avant qu'il ne se produise. Il avait toujours imaginé que personne ne croirait qu'il était capable de deviner la présence d'êtres vivants dans le bush. Comprendre

que Jessica était finalement comme lui le remplit soudain de ravissement. Il embrassa la petite, avant de, tout de même, lui recommander :

— Bon, ne dis rien à papa. Il ne croit pas aux ombres grises. Il ne comprendrait pas. Il ne croit qu'au travail de la terre, aux greniers qui se remplissent et aux javelots qui tuent les bêtes.

Ils se turent, parce qu'ils arrivaient au bassin que le père et l'oncle Tomas avaient un jour construit pour assurer à la ferme une réserve permanente d'eau potable. La besogne avait été titanique. Jim amena sa sœur sur une pierre plate qui dominait l'ouvrage et regarda.

Les travaux avaient élargi un bras de la rivière avant de l'enchâsser dans des digues et des filets d'acier. Un étang artificiel avait été obtenu, dont le fond avait été tapissé de sable fin. L'eau filtrée s'y accumulait paresseusement, d'une pureté de source. Des insectes voltigeaient au-dessus du léger courant. D'innombrables passereaux tournoyaient autour de nids gigantesques construits sur des branches qui surplombaient l'eau. Dans l'air surchauffé par les rayons des deux soleils, leurs plumes chatoyantes ressemblaient à des petits traits de couleur. Jessica commença à se déshabiller. Jim la retint.

— Ne bouge pas, je vais d'abord jeter un coup d'œil au barrage.

Il s'approcha de l'énorme filet tendu entre les deux rives, vérifia les mailles et la structure générale, ne remarqua rien d'insolite. Les câbles étaient en bon état. Aucune bête n'avait pu se faufiler par cette trame extrêmement serrée, pas même une rajak, une de ces grosses raies noires qui remontaient le courant en venant de la mer à la recherche de proies qu'elles harponnaient de leur appendice caudal avant de les tirer dans l'eau pour les dévorer.

— Dis, ze peux z'y aller? insista Jessica, qui venait d'ôter sa fine robe de coton et se tenait maintenant en simple culotte, les bras serrés autour de ses épaules comme si elle avait froid, le ventre tendu vers l'avant, les jambes tricotant d'impatience.

— Pas encore! répliqua son frère en inspectant encore les lieux.

— Ze veux z'y aller! rouspéta la gamine.

— J'AI DIT D'ATTENDRE!

Jessica s'assit sur le rocher en boudant. Jim continua à scruter nerveusement les alentours. Il hésitait, troublé par il ne savait quelle impression. Il ne percevait pourtant aucune présence hostile et les lieux semblaient vraiment très calmes.

Jusqu'à ce qu'il aperçoive le chien.

Un frisson glacé lui parcourut le dos. Le croisé beagle se tenait raide, le poil hérissé. Il tournait le dos à la rivière et tendait une truffe frémissante vers le chemin que les enfants venaient de quitter. Dans sa gorge roulait un grondement sourd.

Jim sortit son couteau. Inquiétée par ce geste, la petite Jessica se rapprocha de lui. Quelques minutes s'écoulèrent, longues, atrocement calmes et silencieuses, uniquement troublées par les vols bruyants des passereaux regagnant leurs nids.

— Zim... ? hasarda la petite.

— Chut ! répliqua son frère, aux aguets.

La fillette insista en pointant le doigt vers le ciel et Jim suivit la direction qu'elle montrait.

— La forêt brûle, annonça la gamine d'une voix effrayée.

Une mince colonne de fumée montait effectivement de derrière la colline d'herbes bleues. Jim corrigea machinalement.

— Non, ce n'est pas la forêt.

Il faillit ajouter que c'était la maison mais le visage de la petite levé vers lui, au bord des larmes, suffit à le rendre silencieux. Un nœud tordit son ventre. Il reprit la parole d'une voix anormalement calme :

— S'il te plaît, Jessica, rhabille-toi. Nous rentrons.

La fillette ne protesta pas. Elle enfila sa robe aussi vite que le lui permettaient ses trois ans, la mit à l'envers sans que son frère ne songe à la corriger puis vint placer sa main tremblante dans celle de son aîné. Le chien se mit brusquement à hurler ; Jim sursauta, tenta vainement de le faire taire. Le beagle continua à hululer, le corps raide, la queue tendue comme un piquet et Jim, livide, sentit une chair de poule se propager comme une vague sur son corps. Il ramassa une branche, la jeta au chien.

— Tais-toi ! Tu vas nous faire repérer !

Le beagle gémit de douleur, s'éloigna de quelques mètres en dévisageant les enfants avec des yeux lourds de reproche. Jessica se mit à pleurnicher. Jim serra sa menotte dans la sienne.

LA FUGUE

Entre-temps, la colonne de fumée noire était devenue un gros nuage chahuté par le vent. Le frère tira la petite vers le chemin du retour. Le chien les suivit, moitié rampant, moitié grondant. De temps à autre, il s'immobilisait pour lancer un hurlement si désespéré que son jeune maître avait à chaque fois l'impression de se liquéfier sur place.

Les enfants commencèrent à courir, délaissant le sentier pour couper à travers le bush en espérant gagner du temps. Jessica peinait à trotter et s'était mise à sangloter. Des ronces accrochaient sa robe. Des plantes urticantes attrapaient ses mollets. Remplie de bonne volonté, elle se laissait cependant traîner comme un fardeau et Jim dut à maintes reprises maîtriser son impatience pour ne pas la laisser sur place.

Près de la ferme, l'incendie avait pris possession de la forêt. Son ronflement infernal enflait dans un silence entrecoupé de craquements terribles. Les bêtes se taisaient toutes, y compris les moindres insectes enfuis ou tapis dans des trous. Le vent lançait une plainte lancinante qui se nourrissait du brasier.

Jim tira sa sœur au travers des nappes de fumées stagnant entre les troncs. L'air devint si chaud, si épais qu'il en parut suffocant. Des cendres pénétrèrent leurs bouches, brouillèrent leurs yeux, maculèrent leurs joues. Les enfants courbèrent le dos pour échapper à des flots de scories rabattus par le vent. Ils débouchèrent sur un espace découvert et butèrent sur le portail du nord, totalement fracassé.

À bout de souffle, ils tombèrent à genoux et regardèrent devant eux avec horreur.